1re Année. — N° 7. Quinze centimes le numéro Le 18 Août 1864.

DÉPOT LÉGAL Seine 1864

ABONNEMENTS :

	Un an.	Six mois.
France	10 fr.	6 fr.
Etranger	12	7
Outre-Mer. . . .	14	8

On s'abonne au bureau du journal ou en envoyant *(franco)* un mandat sur Paris à l'ordre de M. le Directeur gérant.

On s'abonne également chez M. LEDOYEN et chez tous les autres libraires.

L'abonnement part du 1er de chaque mois

HORS LA CHARITÉ, PAS DE SALUT !

L'AVENIR

MONITEUR DU SPIRITISME

PARAISSANT LE JEUDI

AVIS GÉNÉRAL

Les articles de fond et les communications envoyés par des collaborateurs bienveillants seront soumis à l'examen du comité de rédaction; ils seront insérés ou détruits.

Il sera rendu compte des ouvrages nouveaux lorsque deux exemplaires nous auront été adressés.

Les lettres et manuscrits non affranchis seront rigoureusement refusés.

Annonces : 2 fr. la ligne.

BUREAUX : Rue de l'Abbaye-Montmartre, 6. — Vente au numéro, chez LEDOYEN, libraire, Palais-Royal, 31, galerie d'Orléans

Paris, le 18 Août

INTRODUCTION

A LA PLURALITÉ DES MONDES HABITÉS (1)

PAR CAMILLE FLAMMARION (2)

Il suffit d'observer avec attention l'état actuel des esprits pour s'apercevoir que l'homme a perdu sa foi et sa sécurité des anciens jours, que notre temps est une époque de luttes, et que l'humanité inquiète est dans l'attente d'une philosophie religieuse en laquelle elle puisse mettre ses espérances. Il fut un temps où l'humanité pensante était satisfaite des croyances qui comblaient ses aspirations; aujourd'hui il n'en est plus ainsi : les périodes critiques qui viennent de souffler ont desséché ses lèvres; elles l'ont sevré des sources vives de la foi, où elle trempait de temps en temps ses lèvres ardentes, où elle se régénérait aux jours de défaillance. On lui a pris successivement tout ce qui faisait sa force et son soutien; que lui a-t-on donné en place? le vide, hélas! le vide sombre, insondable, où se meuvent dans l'ombre ces êtres sans forme qu'enfanta le doute, — le vide de l'abîme, où la raison elle-même perd sa force vantée, où elle se sent prise de vertige et tombe, évanouie, dans les bras du scepticisme.

Œuvre de destruction! Il y a cette année un siècle, que faisiez-vous, philosophes modernes? Rousseau, écrivant l'*Émile*, écoutait les premiers craquements de la révolution prochaine; d'Alembert rayait le mot *croyance* du dictionnaire; Diderot parodiait la société avec son ami, le *neveu de Rameau*; Voltaire tapait sur l'épaule de Jésus en lui donnant congé; les abbés-cardinaux rimaient pour leurs maîtresses des madrigaux fleuris; le roi s'occupait de broderies d'alcove... Voilà ceux qui menaient le monde. Après nous le déluge, disaient-ils. Il vint, en effet, ce déluge de sang qui engloutit le monde de nos pères; mais nous n'avons point encore vu dans le ciel la colombe rapportant dans son bec le rameau vert d'un monde renaissant.

Le passé est mort; la philosophie de l'avenir n'est pas née : elle est encore enveloppée dans les troubles laborieux de l'enfantement. L'âme du monde moderne est divisée et en contradiction perpétuelle avec elle-même. Réflexion grave, la science, cette divinité puissante du jour, qui tient en mains les rênes du progrès, la science n'a jamais été aussi peu philosophique, aussi isolée qu'aujourd'hui. Nous avons, ici présents, à la tête des sciences, des hommes qui ne croient pas en Dieu et qui éliminent par système la première des vérités. Nous en avons d'autres, dont l'autorité n'est pas moindre, qui ne croient pas à l'âme et qui ne connaissent rien en dehors du travail des combinaisons chimiques. En voici une pléiade qui proclame ouvertement la question de l'immortalité une question puérile, bonne tout au plus au loisir des gens inoccupés. En voici une autre qui ne voit dans tout l'univers que deux éléments : la force et la matière; les principes universels du vrai et du bien sont lettres closes pour elle. Celui-ci représente nos individualités humaines comme autant de petites molécules nerveuses de l'être-humanité; celui-là nous parle d'une immortalité facultative. Pendant ce temps-là, nous avons des docteurs catholiques qui restent isolés dans leur *statu quo* d'il y a cinq siècles, qui répudient dédaigneusement la science, et qui nous assurent sérieusement que la foi chrétienne n'a rien à craindre!

Que devait-il résulter de ces mouvements divers qui s'agitent en tous sens sous la société, et qui, depuis un demi-siècle, remuent le monde comme une fluctuation tourmentée? Le résultat devait être celui que nous avons sous les yeux : chacun flotte sur le doute aujourd'hui, attendant le calme qui ne vient pas encore; chacun cherche s'il y a quelques rocs inébranlables, quelques points d'appui solides auxquels il puisse confier sa barque fatiguée.

Aussi, depuis quelques années surtout, remarque-t-on un mouvement philosophique sur la nature duquel personne ne se méprendra. Quelques têtes d'élite, courbées et fatiguées par ce philosophisme négateur, se sont relevées, pleines des aspirations latentes qui restaient ensevelies, et le culte de l'Idée compte de nouveaux et fervents adorateurs. Les agitations politiques, les éventualités financières et l'indifférence de la plupart des hommes pour les questions qui sont en dehors de la vie matérielle, n'ont pas assoupi l'esprit humain au point de l'empêcher de songer encore de temps en temps à sa raison d'être et à sa destinée; des soldats de la pensée se réveillent de toutes parts à l'appel de quelques paroles tombées de bouches éloquentes et se rallient en groupes divers sous l'étendard de l'Idée moderne.

(1) *Librairie académique*; DIDIER, quai des Grands-Augustins, 35.

(2) Nous reviendrons sur cet important ouvrage, qui ouvre à la Science de nouveaux horizons. Mais afin que le lecteur soit à même de bien connaître la portée et la manière de l'auteur, nous donnons intégralement la belle introduction de son livre. C'est la meilleure exposition que nous pouvions en faire. A. d'A.

FEUILLETON DE L'AVENIR

ÉTUDES LITTÉRAIRES

MÉDIANIMIQUES

MÉDIUM : MADAME COSTEL

Étude sur Balzac (1)

Balzac n'était un esprit profond qu'à la surface. Son regard embrassait les superficies, discernait les moindres détails et ne pénétrait pas au fond de la qualité des choses; cette vue, semblable à une loupe, en donnant une dimension exagérée aux petits objets, lui créait un monde factice qu'il avait fini par croire réel. Son esprit était fils de ses œuvres, plus que ses œuvres n'étaient nées de son esprit; à force de travail et d'amour, il avait agrandi son horizon intellectuel et creusé péniblement son sillon d'écrivain. Rien de spontané, rien de naturel n'entrait dans la mesure de son talent: c'était un travailleur prodigieux, et il est assurément un des plus frappants exemples de ce qu'on peut faire à l'aide de la volonté.

Son style très-cherché, souvent obscur, devient parfois fort énergique; malheureusement, il avait horreur de la simplicité et n'était satisfait que lors qu'il avait étouffé sa pensée sous les expressions les plus alambiquées. Balzac n'est en somme, ni un chroniqueur, ni un romancier, ni un historien; c'est un architecte amoureux du palais fantastique qu'il a créé. Positif dans l'idéalité, comme d'autres le sont dans la pratique de la vie, il n'apportait dans celle-ci que le trouble et la confusion des rêves. Sa nature épaisse et sensuelle faisait un lourd contrepoids à la finesse de son esprit et l'empêchait de s'élever au-dessus des régions moyennes de la galanterie bourgeoise ou vicieuse.

Chose singulière! Balzac, ce curieux analyste de la femme, n'a pu créer un seul type d'héroïne amoureuse : le bon sens public ne s'y est pas trompé et s'obstine à voir en lui l'auteur d'*Eugénie* Grandet, la seule de ses femmes effleurées par un doux et pâle reflet du vrai amour; je n'excepte pas même Mme de Mortsauf, ce lis calculateur et mondain, fleur artificielle qui fait resplendir votre blancheur amoureuse, ô Desdémona!

Balzac manque de passion et d'élégance; ses grandes dames sont des lorettes, et ses courtisanes des filles; l'absence de mesure lui fait exagérer les moyens et dépasser le but. Épris de l'aristocratie, la rêvant et ne la sentant pas, il n'a jamais franchi le vestibule de ces riches demeures dont il défigure si étrangement les maîtres; en revanche, il fouille profondément les types populaires, bourgeois et vicieux, tels que *Vautrin*, le *Père Goriot* et *Mme de Marneffe*.

Il y a loin, de cette recherche pénible des petites causes absorbant les grands effets, à la large manière des maîtres peignant l'homme et ses passions, dans le centre harmonieux qui leur est propre, décrivant, mais n'inventoriant pas les accessoires matériels. Ce défaut, et quelques autres, diminueront fort Balzac dans le jugement de la postérité qui exige la simplicité des grandes lignes, oublie les œuvres démodées par le tems, et ne consacre que les créations typiques.

Mentant à son titre, l'œuvre de Balzac est plus artistique qu'humaine; aussi, sera-t-il placé au second rang des maîtres curieux à interroger. Analyste profond et puéril, il est aux génies littéraires ce que sont les *Gérard Dow*, les *Denner* aux types si vivants et si larges de Rembrandt. Sa qualité d'auteur mort lui attire les ovations des auteurs vivants; je pense cependant que peu d'entre eux le relisent et, en vérité, cela est chose difficile et pénible.

Dans toute littérature il existe deux langues, celle de l'époque et celle universelle : la première est parlée par les hommes de talent, la seconde est exprimée par les hommes de génie. Pour ceux-ci, la nationalité et le temps disparaissent; ils sont à tous, parce qu'ils possèdent tout; ils voient en avant et en arrière, et la mer-

(1) Nous sommes loin de partager l'opinion qu'émet l'Esprit sur l'œuvre profonde de Balzac. Pour nous, nous sommes convaincus que son œuvre restera debout sur les ruines de bien d'autres.

A. d'A.

C'est que l'homme, progressif de sa nature, ne veut point rester stationnaire, encore moins descendre. C'est que le progrès auquel le portent ses tendances intimes n'est point une idéalité perdue dans un monde métaphysique inaccessible aux investigations humaines, mais bien une étoile rayonnante attirant à son foyer central toutes les pensées anxieuses du vrai et altérées de science.

C'est que l'humanité n'a pas encore atteint l'ère lumineuse à laquelle elle aspire, qu'il faut des siècles de préparation lente et de pénibles labeurs pour arriver à la connaissance du vrai, qu'il n'est pas de jour sans aurore, et que si l'époque présente resplendit sur celles qui l'ont précédée, par les grandes découvertes qui la caractérisent, c'est qu'effectivement elle nous annonce le jour.

Salut à cette rénovation de l'esprit! Que tous nos efforts, que toutes nos veilles lui appartiennent. Puisse-t-elle n'être plus seulement une oscillation inévitable du mouvement intellectuel, et signaler enfin l'avénement de l'homme dans la voie réelle du progrès. Puisse la Philosophie n'être plus reléguée dans un cercle de sectes et de systèmes, et s'unir enfin à la Science, sa sœur : c'est de leur union féconde que l'humanité attend sa foi nouvelle et sa grandeur future.

Peut-être, en lisant ces lignes, se demandera-t-on quel rapport existe entre la Pluralité des Mondes et la Philosophie religieuse; peut-être sera-t-on surpris de nous voir entrer en matière avec autant de gravité dans un sujet dont nous aurions pu présenter avant tout le côté pittoresque et curieux.

Et, en effet, il semble qu'il importe fort peu à la Philosophie que Jupiter soit enrichi d'une manière luxuriante et peuplé d'êtres raisonnables, et que toutes ces étoiles qui scintillent sur nos têtes durant la nuit profonde soient le centre d'autant de familles planétaires.

Ceux qui pensent de la sorte, — et nous savons qu'ils forment la majorité, pour ne pas dire la totalité des lecteurs, — devront se résoudre à changer d'opinion, et à croire que la Pluralité des Mondes est une doctrine à la fois scientifique, philosophique et religieuse, de la plus haute importance.

C'est pour démontrer cette vérité que ce livre est écrit. C'est en même temps, s'il est possible, pour la rendre féconde.

Pour juger sainement, il faut considérer le tout et non la partie. Déjà l'on a remarqué que les idées reçues sur l'homme et sur ses destinées sont empreintes d'une partialité terrestre par trop exclusive. Déjà d'admirables pages ont été écrites sous l'impression d'une universalité d'humanités dont nous ne nous rendons pas compte, et qui, néanmoins, nous entoure de toutes parts dans la vaste étendue! Les psycologues se sont demandé si notre âme ne pourrait aller un jour habiter d'autres mondes, et si alors la vie éternelle, se dépouillant du terrible aspect sous lequel on l'a jusqu'ici représentée, pouvait et conséquemment devait être reçue dès maintenant parmi leurs sujets d'étude; les naturalistes ont cherché à débrouiller l'énigme de la création et le mystère des causes finales, en s'élevant à ces mondes lointains, qui semblent d'autres terres données comme la nôtre en apanage à des nations humaines; les curieux, — et qui ne l'est pas? — ont interrogé l'horizon, cherchant à deviner quelles races possibles d'êtres peuvent avoir planté leurs tentes là haut; chacun pourtant doutait toujours de la réalité de l'existence sur ces mondes et retombait bientôt dans l'abîme ténébreux des simples conjectures.

La certitude philosophique de la Pluralité des Mondes n'existe pas encore, parce qu'on n'a pas établi cette vérité sur l'examen des faits astronomiques qui la démontrent; et l'on a vu, ces derniers temps encore, des écrivains en renom hausser impunément les épaules en entendant parler des terres du ciel, sans que l'on ait pu leur répondre par des faits, et les clouer au pied de leurs ineptes raisonnements.

Quoique cette question paraisse aux uns d'une haute portée philosophique, mais entourée de mystères impénétrables, quoiqu'elle ne soit pour d'autres qu'une fantaisie de curiosité attenante à la recherche vaine du grand inconnu, nous l'avons toujours regardée comme l'une des questions fondamentales de la Philosophie, et du jour où, pressé par la conviction profonde qui était en nous antérieurement à toute étude scientifique, nous avons voulu l'approfondir, la discuter, et essayer d'en faire une démonstration extérieure, nous avons vu que loin d'être inaccessible aux recherches de l'esprit humain, elle brillait devant lui dans une clarté limpide. Bientôt même il devint évident pour nous que cette doctrine était la consécration immédiate de la science astronomique; qu'elle était la philosophie de l'univers, que la vie et la vérité resplendissaient en elle, et que la grandeur de la majesté de son Auteur n'éclatait nulle part avec autant de lumière que dans cette large interprétation de l'œuvre de la nature. Aussi, reconnaissant en elle un des éléments du progrès intellectuel de l'humanité, nous avons appliqué nos soins à son étude, et nous nous sommes proposé de l'établir sur des arguments solides, contre lesquels les défiances du doute ou les armes de la négation ne puissent prévaloir.

Nous avons pensé que dans une étude objective du genre de celle-ci, nous devions nous laisser conduire par l'esprit de méthode expérimentale, en nous fondant sur l'observation, et nous nous sommes mis à l'œuvre. Tout le monde travaille au grand édifice; le plan de l'architecte une fois reconnu, c'est à la multiplicité aussi bien qu'à la vigueur des ouvriers que l'on en doit l'avancement et la construction. C'est ce qui fait que nous nous sommes permis, nous parfaitement inconnu dans le monde des penseurs, d'apporter aussi la modeste pierre qu'il nous a été donné de ramasser sur notre chemin; non point que nous nous croyons le moins du monde nécessaire parmi les travailleurs, mais seulement parce que, notre carrière nous ayant attaché à l'étude pratique de l'astronomie, tant à l'Observatoire qu'au Bureau des Longitudes, nous avons pu donner une base solide à la doctrine de la Pluralité des Mondes, si longtemps reléguée dans le domaine des questions métaphysiques et conjecturales.

Ajoutons maintenant, pour justifier tout de suite à vos yeux, lecteur, la raison d'être de notre publication, qu'indépendamment de l'actualité qui s'y rattache par les travaux récents de la pensée humaine, ce chapitre de la philosophie naturelle est le côté vivant, si l'on peut s'exprimer ainsi, de la science astronomique, laquelle, malgré ses magnifiques découvertes, serait d'une utilité moindre pour l'avancement de l'esprit humain, si l'on ne savait l'envisager sous son point de vue philosophique, et que, sous ce rapport, elle doit concourir, comme les autres branches de la Science, *à nous apprendre ce que nous sommes.* Le spectacle de l'univers extérieur est, en effet, la grande unité avec laquelle nous devons nous mettre en rapport pour connaître le véritable rang que nous occupons dans la nature, et sans cette sorte d'étude comparative, nous vivons à la surface d'un monde inconnu, sans même savoir où nous sommes, ni qui nous sommes, relativement à l'ensemble des choses créées. Oui, l'Astronomie doit être désormais la boussole de la Philosophie; elle doit marcher devant elle, comme un fanal illuminateur, éclairant les voies du monde. Assez longtemps l'homme est resté isolé dans sa vallée, ignorant de son passé, de son ave-

---

veilleuse justesse de leur langue s'assimile toutes les époques. Au contraire, la langue toute moderne de Balzac charrie lourdement la vase et les parcelles d'or de sa pensée, curieuse à dépouiller et à étudier.

UN ESPRIT

Étude sur Alexandre Dumas

Il est des hommes et des choses qui ont pour qualité essentielle une si puissante expression d'existence, qu'elle donne à ceux qui les voient et en jouissent une sécurité complète sur leur durée. Qui songe à l'hiver en voyant couler la sève? Qui songe à la mort en pensant à Alexandre Dumas? Aussi, n'est-ce point sur sa tombe qu'il faudra le juger; la note sourde et mélancolique des regrets serait étouffée par la bruyante clameur des souvenirs. Ce n'est point au passé qu'on parle d'un tel homme. Les pâles cyprès se penchent sur les débiles combattants de la vie, sur ceux qui ont vécu comme on meurt. Mais à l'homme joyeux et fort, il faut l'éclatante fanfare de jour, il faut l'action, la critique militante, et non pas le fade panégyrique, prononcé entre deux sanglots

Alexandre Dumas est sain physiquement et moralement; toutes les fenêtres de son intelligence et de son cœur sont ouvertes à deux battants, et permettent largement à l'œil ami ou ennemi de pénétrer dans son être qui n'a d'autres mystères que ceux de la supériorité! — Il est inconscient et généreux comme la nature, ses pensées naissent abondantes comme les fleurs et le blé dans un champ fertile. Il produit naturellement, simplement, et le jour et la nuit ne ralentissent pas plus son travail que celui de la germination.

L'œuvre entière d'Alexandre Dumas est comprise par le peuple, aimée par les femmes, étudiée par les artistes; elle est d'une étonnante et irréprochable chasteté. Quoique l'auteur ne recule nullement devant la question amoureuse, à peine effleurée par Walter Scott, rien de malsain ne peut s'allier à cette force.

Je voudrais bien reprocher à Alexandre Dumas sa négligente fécondité; mais, quoi! la vigne compte-t-elle ses grappes? J'insisterai cependant sur le reproche d'avoir étouffé, sous la rapidité du romancier et du feuilletoniste, la qualité poétique de son talent: s'il l'avait voulu, il aurait pu, cet homme heureux, mettre un diamant sur le front de sa belle muse, et nous avons perdu en lui un poète dont les accents auraient fait tressaillir les échos de la vieille Gaule, car il possède la gaîté, ce don national dont nous nous souvenons par tradition; la gaîté, et non pas l'ironie; la gaîté, et non pas le fiévreux entrain qui hésite entre le rire et le sanglot.

Que dirai-je encore? Alexandre Dumas est la fête de notre époque; il est l'hôte de la maison sonore, pleine de bruits et d'instruments; il convie notre génération à une splendide noce de Cana, et ses convives, heureux de l'abondance prodiguée, jouissent de l'heure présente et oublient de reprocher à celui qui les charme d'avoir négligé et remplacé le génie par le talent.

Celui qui fut: ALFRED DE MUSSET

VARIÉTÉS

Nous empruntons à l'*Autographe*, du 1er août dernier le magnifique sonnet que Gérard de Nerval a écrit sous ce titre : *Vers dorés*, et qui sont extraits de l'album de Nadar.

Vers dorés

Homme! libre penseur, — te crois-tu seul pensant
Dans ce monde où la vie éclate en toute chose?
Des forces que tu tiens ta liberté dispose,
Mais de tous tes conseils l'univers est absent.

Respecte dans la bête un Esprit agissant.....
Chaque plante est une âme à la nature éclose;
Un mystère d'amour dans le métal repose:
Tout est sensible, — et tout sur ton être est puissant!

Crains dans le mur aveugle un regard qui t'épie;
A la matière même un verbe est attaché!...
Ne la fais point servir à quelque usage impie.

Souvent dans l'être obscur habite un dieu caché;
Et comme un œil naissant, couvert par ses paupières,
Un pur Esprit s'accroît sous l'écorce des pierres.

GÉRARD DE NERVAL

L'éminent Esprit auquel nous devons de si remarquables communications était, on le voit, dès son passage ici-bas, complètement imbu de nos idées. Nous sommes convaincus que chaque Spirite les lira avec le même plaisir que nous avons eu à les lire nous même.

A. D'A.



nir, de sa destinée; assez longtemps il fut endormi dans une vague illusion sur son état réel, dans un jugement faux et insensé sur la création immense. Qu'il se réveille aujourd'hui de sa torpeur séculaire, qu'il contemple l'œuvre de Dieu et en reconnaisse la splendeur, qu'il prête l'oreille à l'enseignement de la nature, et que son isolement imaginaire s'efface pour lui laisser voir dans l'étendue des cieux les humanités qui voguent et se succèdent dans les lointains espaces !

Nous établirons ici notre doctrine sur des arguments de plusieurs genres, ce qui divisera l'ouvrage en plusieurs points fondamentaux. Dans une première étude, nos considérations seront ouvertes par l'exposé historique de la doctrine, d'où il ressortira que les hommes éminents de tous les temps, de tous les pays et de toutes les croyances, furent partisans de la Pluralité des Mondes; nous espérons que cet état de choses fera pencher la balance en faveur de notre thèse. Dans les études suivantes, l'astronomie et la physiologie viendront, chacune en ce qui la concerne, établir que les autres mondes planétaires sont habitables comme la Terre, et que celle-ci n'a aucune prééminence marquée sur eux. Le spectacle de l'univers nous fera connaître ensuite que le monde que nous habitons n'est qu'un atome dans l'importance relative des innombrables créations de l'espace ; — nous saurons (pour prendre un exemple autour de nous) que la fourmi, dans nos campagnes, aurait infiniment plus de fondement de croire sa fourmilière le seul endroit habité du globe, que nous de regarder l'espace infini comme un immense désert dont notre terre serait la seule oasis, dont l'homme terrestre serait l'unique et éternel contemplateur. — La philosophie morale viendra, en dernier lieu, animer de son soufle de vie ces raisonnements fondés sur l'enseignement des sciences, et montrer quels rapports relient notre humanité aux humanités de l'espace. Elle fondera ce que nous croyons pouvoir appeler la ***Religion de la Science.***

C'est là le programme, trop vaste peut-être, qui s'est tracé devant nous quand nous nous sommes laissé dominer par nos études de prédilection. Puissions-nous l'avoir compris et traité d'une manière digne d'un sujet aussi grand et aussi magnifique, et puissions-nous servir en quelque chose à ceux qui, comme nous, cherchent la connaissance du vrai dans l'étude de la nature !

CAMILLE FLAMMARION.

ÉTUDE

SUR LE

WILLIAM SHAKESPEARE [1]

De VICTOR HUGO

Suite [2]

» Dieu crée l'Art par l'homme. Il a un outil, le cerveau humain. Cet outil, c'est l'ouvrier lui-même qui se l'est fait; il n'en a pas d'autre.

» Forbes, dans le curieux fascicule feuilleté par Warburton et perdu par Garrick, affirme que Shakespeare se livrait à des pratiques de magie, que la magie était dans sa famille, et que le peu qu'il y a de bon dans ses pièces lui était dicté par un « *Alleur*, » un Esprit.

» Disons-le, à ce propos, car il ne faut reculer devant aucune des questions qui s'offrent, ça été une bizarre erreur de tous les temps de vouloir donner au cerveau humain des auxiliaires extérieurs. *Antrum adjuvat vatem.* L'œuvre semblant surhumaine, on a voulu y faire intervenir l'extra-humain; dans l'antiquité le trépied, de nos jours la table. La table n'est autre chose que le trépied revenant.

(1) Librairie internationale. — Paris et Bruxelles.
(2) Voir le n° 5.

» Prendre au pied de la lettre le démon que Socrate se suppose, et le buisson de Moïse, et la nymphe de Numa, et le dive de Plotin, et la colombe de Mahomet, c'est être dupe d'une métaphore.

» D'autre part, la table tournante et parlante a été fort raillée. Parlons net, cette raillerie est sans portée. Remplacer l'examen par la moquerie, c'est commode, mais c'est peu scientifique. Quant à nous, nous estimons que le devoir étroit de la science est de sonder tous les phénomènes ; la science est ignorante et n'a pas le droit de rire; un savant qui rit du possible est bien près d'être un idiot. L'inattendu doit toujours être attendu par la science. Elle a pour fonction de l'arrêter au passage et de le fouiller, rejetant le chimérique, constatant le réel. La science n'a sur les faits qu'un droit de visa. Elle doit vérifier et distinguer. Toute la connaissance humaine n'est que triage. Le faux compliquant le vrai, n'excuse point le rejet en bloc. Depuis quand l'ivraie est-elle prétexte à refuser le froment? Sarclez la mauvaise herbe, l'erreur, mais moissonnez le fait et liez-le aux autres. La science est la gerbe des faits.

» Mission de la science : tout étudier et tout sonder. Tous, qui que nous soyons, nous sommes les créanciers de l'examen; nous sommes ses débiteurs aussi. On vous le doit et nous le devons. Éluder un phénomène, lui refuser le payement d'attention auquel il a droit, l'éconduire, le mettre à la porte, lui tourner le dos en riant, c'est faire banqueroute à la vérité, c'est laisser protester la signature de la science. Le phénomène du trépied antique et de la table tournante a droit comme un autre à l'observation. La science psychique y gagnera, sans nul doute. Ajoutons ceci, qu'abandonner les phénomènes à la crédulité; c'est faire une trahison à la raison humaine.

» Homère affirme que les trépieds de Delphes marchaient tout seuls, et il explique le fait, chant *XVIII* de l'*Iliade*, en disant que Vulcain leur forgeait des roues invisibles. L'explication ne simplifie pas beaucoup le phénomène. Platon raconte que les statues de Dédale gesticulaient dans les ténèbres, étaient volontaires, et résistaient à leur maître, et qu'il fallait les attacher pour qu'elles ne s'en allassent pas. Voilà d'étranges chiens à la chaîne. Fléchier mentionne à la page 52 de son *Histoire de Théodose*, à propos de la grande conspiration des sorciers du quatrième siècle contre l'empereur, une table tournante dont nous parlerons peut-être ailleurs pour dire ce que Fléchier ne dit point et semble ignorer. Cette table était couverte d'une lame ronde faite de plusieurs métaux, *ex diversis metallicis materiis fabrefacta*, comme les plaques de cuivre et de zinc employées actuellement par la biologie. On le voit, le phénomène, toujours rejeté et toujours reparaissant, n'est pas d'hier.

» Du reste, quoique la crédulité en ait dit ou pensé, ce phénomène des trépieds et des tables est sans rapport aucun, c'est là que nous voulons en venir, avec l'inspiration des poètes, inspiration toute directe. La sibylle a un trépied, le poète non. Le poète est lui-même trépied. Il est le trépied de Dieu. Dieu n'a pas fait ce merveilleux alambic de l'idée, le cerveau de l'homme, pour ne point s'en servir. Le génie a tout ce qui lui faut dans son cerveau. Toute pensée passe par là. La pensée monte et se dégage du cerveau, comme le fruit de la racine. La pensée est la résultante de l'homme.

La racine plonge dans la terre; le cerveau plonge en Dieu.

» C'est-à-dire, dans l'infini.

» Ceux qui s'imaginent, — il y en a, témoin ce Forbes—qu'un poème comme *le médecin de son honneur* ou *le roi Léar* peut être dicté par un trépied ou par une table, errent étrangement. Ces œuvres sont des œuvres de l'homme, Dieu n'a pas besoin de faire aider Shakespeare ou Calderon par un morceau de bois.

« Donc, écartons le trépied. La poésie est propre au poète. Soyons respectueux devant le possible, dont nul ne sait la limite. Soyons attentifs et sérieux devant l'extra-humain, d'où nous sortons et qui nous attend ; mais ne diminuons point les grands travailleurs terrestres par des hypothèses de collaborations mystérieuses qui ne sont point nécessaires, laissons au cerveau ce qui est au cerveau, et constatons que l'œuvre des génies est du sur-humain sortant de l'homme. »

Prenons acte d'abord des déclarations essentielles du poète. Pour lui, prononcer ces mots : nature, art, *c'est faire une évocation.* Et c'est vrai ! parce que l'idéal de l'art est en dehors de l'humain, et que son sentiment ne peut s'épanouir en nous que comme dans une chambre obscure, dont l'opérateur n'apparaît pas, mais que tout le monde sent, et que nous, spirites, nommons Esprit ou Invisible. Inutile d'appuyer sur ce thème. Quant à la nature, elle est dans des conditions encore plus rebelles à nos investigations; nous n'apercevons d'elle que ce qui est moyen ; l'immense et l'éloigné, comme tout le règne qui précède l'infusoire, échappent à nos sens et à nos instruments. L'induction baconnienne conduit certes à de belles théories; mais elle ne vaut jamais l'observation du réel. La science, c'est Victor Hugo qui le proclame, voit chaque jour son domaine d'inductions et de lois hypothétiques renversé par la réalité. Donc là, encore, nous avons besoin de l'aide de nos guides, de nos inspirateurs spirituels.

Prenons acte également du droit de cité, du droit d'authenticité et du droit à l'examen, que reconnaît à nos phénomènes médianimiques, l'illustre écrivain de Hauteville-house. Mais demandons-lui le pourquoi de sa négation de la cause intelligente que nous acclamons, nous spirites, d'un bout du monde à l'autre. Moins que personne, le Poète a le droit de nier l'inspiration extra-humaine. Ce n'est qu'à cette condition qu'il lui est donné de vaticiner. Hors de cet influx sublime, sous lequel le cœur bouillonne et le cerveau s'épanouit, il n'y a plus de poète; et *Vates desinit in piscem !* il ne reste qu'un versificateur.

Certes, Victor Hugo est *vates !* mais pourquoi, lui, que le souffle sacré agite sans cesse, lui, que l'effluve ardente étreint puissamment, refuse-t-il de reconnaître cette haute et magnifique influence?

Ah ! c'est qu'il craint d'en être amoindri !

Aussi repousse-t-il dans la fable et traite-t-il de métaphore le Démon de Socrate, le Buisson de Moïse, la Nymphe de Numa, le Dive de Plotin, la Colombe de Mahomet et l'Alleur de Shakespeare.

Il a peur qu'on attribue à l'Ombre supérieure qui pourrait l'inspirer l'honneur qui rejaillit de ses œuvres, et que la gloire de l'Esprit inspirateur nuise à la gloire de Victor Hugo inspiré.

Tel est le motif irrationnel de sa solennelle protestation.

Qu'il proteste ! c'est son droit. Le nôtre est d'accentuer nettement la vérité. Voilà pourquoi nous lui opposons ce que dit si sensément Vacquerie, dans les *Miettes de l'histoire.*

« Quant à l'existence des Esprits, je n'en doute pas ; je n'ai jamais eu cette fatuité de race qui décrète que l'échelle des êtres s'arrête à l'homme ; je suis persuadé que nous avons au moins autant d'échelons sur le front que sous les pieds, et je crois aussi fermement aux Esprits qu'aux onagres. Leur existence admise, leur intervention n'est plus qu'un détail ; pourquoi ne pourraient-ils pas communiquer avec l'homme par un moyen quelconque, et pourquoi ce moyen ne serait-il pas une table? Des êtres immatériels ne peuvent faire mouvoir la matière ; mais qui vous dit que ce soit des êtres immatériels? Ils peuvent avoir un corps aussi, plus subtil que le nôtre et insaisissable à notre regard comme la lumière l'est à notre toucher. Il est vraisemblable qu'entre l'état humain et l'état immatériel, s'il existe, il

y a des transitions. Le mort succède au vivant, comme l'homme à l'animal. L'animal est un homme avec moins d'âme, l'homme est un animal en équilibre, le mort est un homme avec moins de matière, mais il lui en reste. Je n'ai donc pas d'objection raisonnée contre la réalité du phénomène des tables... »

Ce sont là, à mon avis, des raisons péremptoires, émises par un ex-incrédule, et fruit de l'étude et de l'expérimentation, contre lesquels nul ne peut s'inscrire en faux.

Au surplus, quel besoin Victor Hugo avait-il de protester? Nous admettons volontiers, puisqu'il nous l'affirme, que son inspiration procède directement de lui-même et que son génie est une source vive qui se suffit amplement. Mais, à notre tour, nous protestons contre l'assimilation qu'il prétend faire entre lui-même et Shakespeare, et par extension, entre lui-même et Socrate, Moïse, Numa, Plotin, Mahomet. Nous tenons pour aussi authentique, disons mieux, pour aussi véritable l'Égérie de Numa, le petit souffle de Job, que les voix directrices de Jeanne d'Arc. Nous ajouterons que le morceau de bois, dont il ignore entièrement le rôle, ne sert nullement à aider Shakspeare ou Calderon; il sert tout uniment de fil conducteur, entre le monde visible et le monde invisible.

Platon avec les statues de Dédale, Homère avec les trépieds de Delphes, sont plus près de la vérité dans leur affirmation que Victor Hugo dans sa négation. Ils entrevoient le phénomène qui aveugle le poète du dix-neuvième siècle, et que celui-ci s'obstine à ne pas vouloir regarder. Les roues invisibles, attribuées à Vulcain, ne sont que l'action de l'être invisible, qui meut le trépied. C'était l'occasion, pour Victor Hugo, de nous donner nettement son opinion sur les tables parlantes. A-t-il craint de s'engager pour ou contre? Son silence le ferait supposer. Cependant, sous sa parole hésitante, on devine qu'il croit à l'action d'un courant *électro-humain*. Nous ne discuterons pas sur une probabilité; nous lui demanderons seulement de nous dire sans ambages, ce qu'il croit et jusqu'où il croit.

Quant à sa définition de Dieu : elle manque de clarté et de simplicité.

D'ailleurs Fénelon l'a dit : Dieu ne se définit pas!

A la prétention quelque peu superbe de son maître, affirmant que son cerveau plonge en Dieu, Vacquerie a déjà répondu; donc nous n'insisterons pas sur ce point. Mais nous signalerons une phrase qui fait tache et qui devra disparaître, dans une nouvelle édition; c'est celle-ci : « La Sibylle a un trépied, le poète non. Le » poète est lui-même trépied. Il est le trépied de Dieu. »

Qu'est-ce que cela veut dire ?

Est-ce un *lapsus calami ?*

Ou un *lapsus intellectuel ?*

Analysons.

A quelle fin sert le trépied de la Sibylle?

A consulter l'inconnu, révéler le passé ou annoncer l'avenir ; cela est clair.

Suivant telle ou telle indication du trépied, la Sibylle prononce telle ou telle formule, donne telle ou telle réponse.

La Sibylle a besoin de son trépied ; car, sans trépied, elle ne peut absolument rien.

Or, si le poète est le trépied de Dieu; Dieu aurait donc besoin lui-même du poëte, pour sonder l'inconnu???

Peut-être, Victor Hugo a-t-il voulu dire que le poète était en même temps Sibylle et trépied et, par conséquent, le révélateur direct des volontés d'en haut?

Je ne sais.

Toujours est-il qu'il y a là quelque chose qui ne me satisfait pas. Je n'aime pas cette ombre dans son style lumineux.

Mettons que ce soit un *lapsus calami* et passons outre.

ALIS D'AMBEL.

(Sera continué.)

SPIRITISME ET DÉISME

Voici ce que nous lisons dans le n° de juillet 1864 du *Déiste rationnel* :

« On nous répète :

» Pourquoi le *Déiste rationnel* n'a-t-il encore rien » dit du Spiritisme, lorsqu'on voit ce dernier répandre » son erreur? Pourquoi le *Déiste* ne publie-t-il pas les » réfutations de cette doctrine qui lui ont été adres- » sées ? »

« Voici la réponse :

« Parce que les pages du *Déiste* sont encore très- » insuffisantes pour sa tâche spéciale.

« Parce que la rédaction du *Déiste* tout entière est » une réfutation indirecte et péremptoire de la part » d'erreur que renferme le Spiritisme. »

« Cette part d'erreur consiste en ceci : le Spiritisme attribue aux Esprits de ceux qui ont quitté cette vie des phénomènes qui ne s'expliquent rationnellement, selon nous, que par l'action des fluides électriques et magnétiques dirigés et inspirés par la pensée de ceux qui participent aux expériences.

» Nous avons obtenu cent fois les phénomènes de ce genre les plus remarquables ; nous avons constaté *avec les journaux spirites* que ces phénomènes sont contradictoires et parfois déraisonnables ; de plus, qu'ils n'ont rien expliqué que la science et la raison n'aient appliqué auparavant !

» Cela suffit sans doute !

» Mais en même temps le Spiritisme démolit le cléricalisme, les dogmes catholiques romains, et il combat très-activement le matérialisme.

» Il remplit donc par ses moyens, non scientifiques, il est vrai, la même tâche que nous.

» N'y a-t-il pas bien des esprits catholiques et antidéistes que notre rationalisme religieux ne convaincrait pas, parce qu'ils ne cèdent qu'à des démonstrations sensibles aux sens physiques? Nombre de ces esprits-là cèdent au Spiritisme en adoptant sa maxime : ***Hors l'esprit de charité point de salut***, et en affirmant Dieu et l'immortalité de l'âme !

» En présence d'une telle situation, n'est-il pas raisonnable de se borner à faire des réserves bien explicites à l'égard du Spiritisme, et de le laisser accomplir en paix sa tâche ***temporaire*** dans l'évolution religieuse qui s'accomplit sur toutes les parties du globe, puisque le Spiritisme a pour but de prouver Dieu et l'immortalité de l'âme? Le Spiritisme prépare des Déistes rationnels, dont nos arguments scientifiques ne peuvent gouverner encore l'imagination : voilà pourquoi Rome l'a condamné et pourquoi nous nous bornons a l'expliquer.

» RICHE-GARDON. »

Vous faites prudemment en acceptant les services du Spiritisme. Ah ! vous croyez pouvoir expliquer toute l'histoire passée, moderne et contemporaine, toutes les manifestations du monde spirituel par l'action des ***fluides magnétiques et électriques***, mis en jeu au moyen de la volonté seule des incarnés. Aveugles que vous êtes ! nous sommes heureusement aux aguets. Avec vos théories mesquines, sachez-le bien, M. de Mirville, et le moindre de ses disciples ne ferait de vous qu'une seule bouchée, et cela de par la raison humaine, votre critérium ; car ils prouvent authentiquement et irréfragablement deux mille faits inexplicables par l'électricité et le magnétisme; et que diriez-vous? qu'objecteriez-vous ? vous resteriez bouche béante, à moins de vous réfugier dans les absurdes dénégations des matérialistes et des athées, ce que vous ne voudriez pas. Alors votre défaite serait changée, pour la triste école de nos adversaires communs, en un aveu formel ***du Démonisme***, qui est une superstition et un mensonge. Vous voyez donc bien que le Spiritisme, en donnant l'explication naturelle du merveilleux, rend à l'humanité un incalculable service. Vous dites que ***sa tâche est temporaire***, c'est la vôtre qu'il faut dire ; ou plutôt tout rationalisme, sans l'intervention de Dieu dans notre monde par lui ou par ses esprits, est ***mort-né***. Puisque vous admettez un Dieu personnel, à moins d'en faire ***un soliveau ou un mannequin***, vous êtes conduits logiquement à reconnaître ses relations possibles et même réelles avec les humanités sorties de ces mains? Or, ce sont précisément les moyens et la nature de ses relations que le Spiritisme vient expliquer; donc le ***rationalisme déiste*** pour être conséquent doit admettre notre doctrine.

A. DE MONTNEUF.

Le Directeur-Gérant : ALIS D'AMBEL.

PARIS. — IMP. VALLÉE, 15, RUE BREDA.

